

**08 - LES BELLES RENCONTRES DE L'ÉTÉ**

# Valérie MADESCLAIRE :

**« Le livre est malade, je le soigne ! »**

Depuis un quart de siècle, cette Normande d'origine occupe à deux pas de la cathédrale de Bayonne un atelier de reliure qui vous envoie hors du temps.

On se croirait soudain plongé dans le merveilleux roman de Patrick Modiano, publié en 1978. « Rue des boutiques obscures ». Si vous avez la chance de surprendre Valérie Madesclaire, la propriétaire du « Ligator » en plein travail, vous allez être frappé par l'atmosphère de sérénité qui règne dans ce lieu où les soins à apporter aux grands malades que peuvent être les livres anciens ne se vivent pas en ayant constamment la montre sous les yeux. Et si vous avez un peu d'imagination, vous allez certainement voir, entre le massicot et l'étau à endosser, un moine enlumineur en plein travail ou un peaussier venu vendre ses meilleurs cuirs pour les couvertures des ouvrages les plus précieux.

C'est pourtant un pur hasard qui a conduit cette Normande d'origine - « Normande, c'est mon ADN ! » - à choisir ce métier qui est devenu une passion absolue. Comme beaucoup d'adolescentes, Valérie cherchait un peu son avenir, même si elle se sentait attirée par les Arts. Sa mère décide donc de l'amener à une journée d'orientation profes-

sionnelle à Caen. « Le conseiller d'orientation me parle de la reliure et je me dis « Pourquoi pas réparer les livres, les habiller de cuir ou

“

**« Une école  
géniale  
mais très  
chère »**

de toile ? ». Et là il m'annonce qu'il ne reste qu'une seule place dans un lycée professionnel de Lisieux. J'accepte immédiatement et dès mon premier jour, je suis totalement passionnée. Je fais trois ans d'étude et je n'ai plus qu'un désir, progresser ! »

Consciente de la chance qu'elle a eu d'avoir des parents à fond derrière son projet, Valérie Madesclaire reconnaît qu'ils ont fait beaucoup de sacrifices pour lui offrir « une école géniale

mais très chère », l'École Nationale des Arts décoratifs (UCAD), rue d'Ulm à Paris. « On y apprend la restauration de livres, mais aussi la reliure et la dorure, ce que beaucoup de relieurs ne savent pas faire, mais on avait aussi des cours de littérature ». Débrouillard, l'étudiante de première année, trouve un stage de deux ans et finit ses études en alternance, pour le plus grand soulagement du porte-monnaie familial. Elle dénêche ensuite sans peine un travail chez un relieur de Saint-Germain-des-Prés et parfait son bagage technique. Comme les spécialistes médicaux, il faut en effet compter neuf ans de formation quand on veut opérer les livres à cuir ouvert.

**- Vous avez 28 ans, tout semble aller pour le mieux pour vous à Paris. Pourquoi atterrir à Bayonne ?**

- Ma mère s'étant installée à Pau, je commençais à en avoir sérieusement marre de vivre à Paris. À tout hasard, je lui dis : « Regarde s'il n'y a pas dans la région des ateliers de reliure prêts à m'engager ». Ma mère prend l'annuaire et découvre cet atelier de la rue des Faures à Bayonne. Elle décide de se rendre sur place pour humer l'atmosphère. La personne qui l'accueille, Madame Poueylaud, lui répond qu'elle n'a pas besoin d'une salariée mais qu'elle cherche à vendre son fonds de commerce. Immédiatement, ma mère m'a vu travailler là. J'ai démissionné, heureuse de quitter Paris pour me mettre à mon compte. En fait, j'ai saisi la perche de mon destin ».

**- À quel moment êtes-vous arrivée au Pays basque ?**

- En novembre 1996, j'emménage à Anglet et je m'inscris à la Chambre des métiers, le 10 juillet 1997. Cela fera donc vingt-cinq ans, deux jours après la publication de cet article. J'ai travaillé plusieurs mois avec mon prédécesseur qui m'a présentée à chaque administration lors de ses livraisons de reliure.

**- Les débuts ont été difficiles ?**

En vérité, j'ai eu tout de suite beaucoup de travail, ce qui m'a valu de



« J'ai besoin de voir un livre, de l'expertiser, de réfléchir avant de tenter son sauvetage. » ©YL

passer quatre ans sans vacances. Les mairies, les administrations, mais aussi les avocats, les notaires et les tribunaux avaient tous des ouvrages à faire relier. Les particuliers représentaient environ 40% de ma clientèle, mais l'équilibre s'est inversé avec la fermeture du relieur de la rue d'Espagne. Maintenant, la clientèle privée devance la clientèle institutionnelle.

**- Qu'est-ce qui vous surprend encore dans ce métier ?**

- La façon dont certaines personnes entrent pour la première fois dans ma boutique, me décrivent vaguement un livre en leur possession et me demandent tout de suite combien ça va coûter. (Cri du cœur !) Mais, j'ai besoin de le voir ce livre, de l'expertiser, de réfléchir avant de tenter son sauvetage.

Effectivement, on voit mal un médecin décider d'un remède ou d'une opération sans avoir vu le patient.

- Récemment, j'ai travaillé sur un vieux livre du XVII<sup>e</sup> siècle qui était très abîmé. Avant d'annoncer un prix, je regarde l'état des feuilles, de la couverture. Au final, il m'a fallu dix-sept heures pour redonner une seconde jeunesse à cet ouvrage.

**- Est-ce que la technique de fabrication des livres a beaucoup évolué au fil des siècles ?**

- Évidemment ! Les premiers livres étaient très gros. Ils étaient cousus avec des nerfs de bœuf, avaient des ais en bois et une reliure en cuir. Ils étaient faits avec des parchemins travaillés par des moines enlumineurs et pour certains d'entre eux, qui étaient des objets liturgiques, des pierres précieuses agrémentaient la couverture.

Au III<sup>e</sup> siècle, les livres ont commencé à être cousus. Chaque ouvrage, et c'est le charme de mon métier, doit donc être traité différemment en fonction de son âge et de la façon dont il a été fabriqué.



« Je suis dans ma bulle, je me pose et je prends le temps qu'il faut, pour bien faire les choses. » ©YL

- Quels sont les plus beaux livres que vous ayez eu entre les mains ?

- Sans hésitation, un ouvrage manuscrit en parchemin datant de 1425 et qui m'a été confié par un

particulier. On m'a présenté aussi des feuilles végétales avec de la peinture noire et une écriture blanche en sanscrit. J'ai fabriqué pour protéger l'ouvrage une belle

boîte en cuir avec un intérieur en velours. Je me souviens aussi d'un très beau livre islamique avec un rabat en cuir.

- Vous parlez de tous ces livres avec beaucoup d'émotion ?

- Mais bien sûr ! Chaque livre à guérir représente un défi considérable. Dans la vie quotidienne, je peux être impatiente, mais ici, je suis dans ma bulle, je me pose et je prends le temps qu'il faut pour bien faire les choses. C'est comme une méditation, ça me détend. Avec l'ouvrage que j'ai en mains, je rentre dans le passé et j'adore. Chaque étape de « sauvetage » du livre est différente et nécessite des savoir-faire particuliers. La dorure par exemple est très délicate, et nécessite beaucoup de dextérité car le matériel est très cher. Quand on fait de la dorure, tout passe par l'ouïe pour savoir à quel moment le composteur (qui serre les lettres entre elles) sera chaud pour l'impression du titre sur le cuir.



Pour les bibliophiles, quelques magnifiques ouvrages anciens sont exposés dans la boutique. © YL

## UN MÉTIER ENCORE VIVACE

La Chambre syndicale de la reliure estime à 240 le nombre d'ateliers de reliure manuelle en France. Le secteur de la reliure dans son ensemble (industriel, semi-industriel et artisanal) comprend 400 ateliers. 65% de ces ateliers ne comptent qu'une seule personne, mais le plus important totalise 35 salariés. Le total de l'activité pour la reliure main, la reliure courante et la reliure d'art représente 1800 emplois. Des institutions comme la Bibliothèque Nationale de France, le Sénat, l'Assemblée Nationale ou certains musées possèdent des ateliers intégrés.

- Comment voyez-vous la suite ?

- Je n'en reviens pas moi-même d'être là depuis vingt-cinq ans. Je vais encore faire quelques années, mais à ma retraite, j'aimerais faire de la peinture, lire comme je l'ai toujours fait mais surtout m'occuper d'animaux et en particulier de chiens. J'aimerais aussi trouver quelqu'un qui ait envie de poursuivre mon activité et avec qui

j'échangerais tous les petits secrets que j'ai pu accumuler au fil de ma carrière. Mais pour le moment, je ne me pose pas de questions : Le livre est malade, je le soigne ! »

Jean-Yves VIOLLIER  
contact@lspb.fr

## VISITE GUIDÉE DU « LIGATOR »

Impossible de ne pas poser de questions, lorsqu'on se trouve dans l'atelier de reliure tant les outils présents sont nombreux et mystérieux. Pour les lecteurs de « La Semaine du Pays basque », Valérie Madesclaire s'improvise guide :

### ■ L'ÉTAU À ENDOSSER :



« C'est une machine très importante qui sert à arrondir le dos des livres en utilisant un marteau ».

### ■ LA PRESSE :

« La presse, comme son nom l'indique sert à appuyer sur le papier pour le rendre bien plat. Les pressions à exercer sur du



papier sont multiples et demandent beaucoup de savoir-faire. C'est le symbole du métier de relieur pour la plaçure et la finition ».

### ■ LA CISAILLE :



« Elle permet de couper avec précision les cartons, débiter les papiers et ébarber les cahiers ».

### ■ LE MASSICOT :



« En tournant le volant de droite, la lame descend et rogne les tranches du livre complet ».



### ■ LES CUIRS :

« Ils viennent pour le plupart de Graulhet pour les moutons et de Mazamet pour les chèvres. À mon grand regret, j'utilise assez peu de cuirs locaux car les animaux basques ont le cuir trop épais pour des couvertures de livre ».

### ■ LES COUTEAUX À PARER :



« Ils servent à amincir les cuirs pour les remplis. Ils sont en acier très fin et toujours bien affûtés ».

### ■ LES LETTRES À TIGES :



« Pour les titres des ouvrages dorés à l'or fin, on compose lettre à lettre. Il faut donc bien calculer à l'avance son emplacement et ses espaces pour que le titre reste centré ».

### ■ LE COMPOSTEUR :

« Pour les textes plus longs, on utilise des caractères mobiles que l'on rassemble dans un composteur comme aux origines de l'imprimerie ».

